

JE SERAI PARMI LES AMANDIERS

DU MÊME AUTEUR

LUMIÈRE BLEUE, Sindbad/Actes Sud, 2004.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :
Sa-akûn bayna al-lawz
Editeur original :

Al-Mu'assasa al-filastîniyya li-l-irshād al-qawmī, Ramallah, 2004
© Succession Hussein al-Barghouti

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19257-0

HUSSEIN AL-BARGHOUTI

Je serai
parmi les amandiers

*récit traduit de l'arabe (Palestine)
par Marianne Weiss*

Sindbad
ACTES SUD

I

Trente ans plus tard, je reviens m'installer dans l'arrière-pays de Ramallah. Je m'en reviens vers "cette beauté qui a été trahie". Je m'étais banni moi-même, délibérément. J'avais choisi de m'exiler loin du lieu de mes "début", moi qui pourtant maîtrise mieux les "début" que les "fin". Si bien que mon retour est une fin mal maîtrisée.

La lune était pleine et le vent glacé dans le verger d'amandiers autour de notre maison. Je me promenais parmi les ombres en méditant sur cette "fin". C'est le cancer qui m'avait ramené ici, avec cette douleur persistante dans le bas du dos, persistante au point d'en devenir ennuyeuse. Et l'ennui, comme dit Kierkegaard, est "terrifiant à un degré où je ne peux le décrire autrement qu'en disant qu'il est terrifiant à en devenir ennuyeux". Pour moi, la maladie est un point de vue sur la vie.

Il ne me reste plus d'autre place, dans cette Intifada, que de me rendre à l'hôpital de Ramallah de manière tellement répétitive qu'elle aussi en devient ennuyeuse. C'est devenu ma Mecque, mon ultime mur des Lamentations : là-bas, il y a encore un espace pour moi, entre les nouvelles accouchées à l'étage du dessus et les chambres froides de la morgue à l'étage du dessous. Je suis un éclopé qui erre à la lisière des événements,

à la périphérie des choses. Il rôde dans ces étranges couloirs peuplés de créatures vêtues et masquées de vert, expertes en autopsie et autres opérations, qui circulent en poussant des chariots sur lesquels sont allongés les corps inanimés de ceux qui ne se sont pas encore réveillés et de ceux qui ne se réveilleront plus.

A la porte des urgences, dans le flot d'ambulances ornées d'un croissant de lune rouge semblable à celui que je voyais se lever derrière les montagnes, au milieu des blessés et des morts, je suis là, perdu, à la recherche du service d'hématologie. Une infirmière à bout de nerfs me lance : "Vous ne voyez pas qu'on est en pleine urgence ?" Et je réalise que je suis un individu en trop, un malade parasite qui marche seul vers son destin, tourmenté par des angoisses et des hantises qui ne concernent que lui. Ni visiteur, ni blessé, ni martyr agonisant : un "patient ordinaire". Vocabulaire égaré qui hésite entre le lexique des vivants et celui des morts, entre les accouchées en haut et les chambres froides de la morgue en bas... Que peut-on éprouver lorsque le sort vous réduit à ne plus être qu'un observateur, qu'il vous interdit d'intervenir ou de participer ? Lorsque, au lieu de l'odeur du safran, on ne respire plus que celle des médicaments, coincé entre ces deux étages...

C'est cela qui m'a ramené au village, à cette beauté que j'avais autrefois trahie. Un retour comme un scénario mal ficelé.

Cela faisait un certain temps déjà que j'envisageais de rentrer. Alors une nuit, je suis allé rendre visite aux collines de mon enfance : pleine lune et silence complet, au milieu des ruines du Deir al-Jouwani, un ancien monastère abandonné perché au sommet d'une petite montagne, à bonne distance du village. J'étais là, à méditer sur les débuts et sur les fins, quand il s'est passé soudain une chose étrange : venant des vergers de figuiers et d'oliviers illuminés de lune, j'ai entendu un bruit qui ressemblait à s'y

méprendre à des pleurs d'enfant. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête. J'ai scruté les ombres, les rochers blancs, mais je n'ai rien vu. La voix semblait émaner d'un être invisible, au fond de cette immensité déserte et sauvage.

J'ai commencé à marcher prudemment dans sa direction, à la fois intrigué et effrayé. Les pleurs continuaient mais s'éloignaient au fur et à mesure que j'avancais. Pressant le pas, j'ai traversé plusieurs champs sans parvenir à les rattraper : ils restaient toujours à la même distance. Finalement, j'ai fait marche arrière. Je me disais que ces montagnes devaient être hantées d'une sorte de folie, ou peut-être habitées par les djinns. Ou tout simplement différentes... Mais la voix me poursuivait et s'est même rapprochée de façon inquiétante. J'ai saisi un bâton et j'ai marché dans sa direction, sans rien voir d'autre que les buissons éclairés par la lune. Elle était dans le premier champ, mais quand je l'ai atteint, elle semblait déjà être dans le deuxième. Je n'y comprenais plus rien. C'était peut-être une hyène, mais les hyènes n'ont pas cette voix douce et triste, presque enfantine : une voix de l'au-delà ! Bon, ça devait pourtant bien en être une... On dit que les hyènes attaquent les voyageurs isolés en leur projetant au visage un jet d'urine qui, comme une drogue, leur fait perdre conscience. On dit aussi qu'elles ont peur du feu. J'ai sorti une boîte d'allumettes de ma poche, je suis revenu vers les ruines du Deir, et je suis resté là, à réfléchir.

Ma mère était orpheline. Elle a vécu un temps à chanter et à danser dans les *moussem** des villages de la région. Elle avait été adoptée par un oncle à elle, un nommé Qaddoura, robuste patriarche taillé comme un géant qui, je crois, vivait ici avec son frère. Ils étaient tous deux bandits de grand chemin. Lorsqu'un cheval ou une vache disparaissait, on disait qu'il fallait aller les chercher au Deir al-Jouwani... mais personne ne se serait risqué à le faire.

* Fêtes saisonnières en l'honneur d'un personnage religieux. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

Une nuit, alors qu'il rentrait au Deir sur son âne, les jambes se balançant au ras du chemin, son pied droit heurta un serpent, une de ces petites vipères colorées et extrêmement venimeuses qu'on appelle *za'ra*. Elle lui planta ses crochets dans le talon et il ne parvint à lui faire lâcher prise qu'à force de coups de pied. Il regagna finalement le Deir, épuisé, et mourut à l'endroit même peut-être où je me tiens aujourd'hui.

Lorsque j'étais enfant, ma mère me jurait ses grands dieux qu'après cela elle avait vu la vipère voler au-dessus des montagnes en lançant des youyous de joie. Une autre fois, elle me dit qu'il s'agissait d'un de ces serpents à cornes de taureau appelés vipères des roseaux dont le sifflement fait frissonner les herbes sèches.

Cette "mémoire du lieu" m'est revenue à l'esprit alors que j'étais debout là, parmi les ruines du Deir. Vers l'ouest, au sommet d'une colline couverte de pins, de cyprès et de chênes, brillaient les néons d'une colonie israélienne qu'ils appellent "Halmish" et que, nous, nous appelons la "colonie du prophète Saleh". Des lumières froides, perçantes, cernées de barbelés. Est-ce à cause de ces lumières que la colonie semblait suspendue dans l'espace, comme si elle ne s'était pas encore posée sur la terre, ni dans l'histoire ?

Que voit un colon, arrivé depuis un an seulement de Russie ou d'Estonie, lorsqu'il ouvre sa fenêtre et regarde cette colline sur laquelle je me tiens ? Que perçoit-il de ces montagnes qui semblent poindre d'une histoire dans laquelle elles baignent depuis la nuit des temps ? Il ne verra pas, en tout cas, cette vipère colorée voler et ululer au-dessus des ruines, pas plus qu'il n'entendra cette voix qui pleure, ni ne comprendra les raisons secrètes qui poussent un homme atteint d'un cancer à s'y promener seul à une heure du matin ! Même devin, même divin, comment pourrait-il accéder à l'histoire de ce lieu, et plus encore à mon histoire à moi ?

Debout au milieu des ruines, j'ai senti toute la différence qui existe entre la lumière de la lune et celle des néons de la colonie. Si blanche et crue, conquérante et dominatrice, elle déborde des barbelés dressés entre la colonie et ses alentours, pareille à une "vision armée", une force d'occupation oculaire, une architecture de lumière bâtie par une nation obsédée même dans ses rêves par des hallucinations armées éclairées au néon. La colonie tout entière semblait un cas offert à l'étude – qui reste à faire – sur la relation entre l'usage de la force et celui de la lumière !

Il me semblait embrasser d'un seul regard ces deux "mémoires" : celle où les serpents volent et ululent, et celle, peuplée de mythiques fantômes armés, dont le rêve est d'anéantir les vipères. (Yitzhak Shamir, Premier ministre israélien pendant la première Intifada, n'a-t-il pas comparé les Arabes à des serpents ?) Et entre ces deux mémoires – celle de la victime et celle de son bourreau – il y a, tel le vallon escarpé qui me sépare de la colonie, un gouffre invisible et profond au bord duquel je me tiens. Cette voix qui ressemble aux sanglots d'un petit enfant dans ce maquis inondé de lune, est-ce du fond de ce précipice qu'elle monte ?

De retour à la maison, j'ai interrogé l'un de mes oncles, mon aîné en âge et en mémoire, à propos de ce cri. "C'est un petit animal qu'on appelle *ghaririya**. On le chassait autrefois au fusil, avec des chiens. Sa chair est délicieuse, mais l'espèce a totalement disparu aujourd'hui. Peut-être as-tu entendu la dernière *ghaririya* de ces montagnes !"

Non, me suis-je dit en moi-même, j'en ai vu beaucoup d'autres, des *ghariryas*, à l'hôpital de Ramallah. Elles étaient en train de naître ou de donner naissance à l'étage du haut, ou conservées dans les chambres froides de la morgue, en bas, mais en tout cas je les ai vues...

* Animal de la famille des lynx.